

2010

Grand prix littéraire du Web Cultura



l'esprit jubile !

Le meilleur
des chroniques
littéraires de la rentrée

2010



Grand prix littéraire du Web Cultura

Une rentrée littéraire collaborative

Les romans de la rentrée littéraire sont passés au crible des bloggeurs littéraires sur le site Internet dédié Chroniquesdelarentreelitteraire.com. Cette communauté unique offre ainsi en partage ses avis en toute liberté, sans distinction de style ou de renommée, à la lecture curieuse de tous. Des chroniques qui mettent en appétit un public d'internautes libres à leur tour de voter pour les romans de leur choix.

3 romans distingués

Parmi les romans les mieux notés, 15 ont été sélectionnés par les internautes, soit 5 dans chacune des trois catégories roman français, roman étranger et premier roman. 3 d'entre eux ont été primés par le jury composé de membres de la communauté. Ces romans, outre la visibilité offerte par ces chroniques, sont mis en avant dans les librairies Cultura toute l'année. Une occasion pour nos lecteurs de prolonger la découverte de ces talents, révélés par les goûts du public sur la Toile.

46 chroniques à savourer

Pour cette édition 2010, près de 300 chroniques ont été recueillies. Ce livret réunit les 46 meilleures chroniques littéraires de ce Prix unique en son genre. Au fil des textes, émerge la richesse de cette rentrée littéraire 2010, illustrée par des opinions sans entrave et coups de cœur sans limite.

Chroniques à retrouver sur :

[chroniques littéraire
de la rentrée .com](http://chroniqueslitterairede.larentree.com)





Claude Arnaud
Editions Grasset

Qu'as-tu fait de tes frères ?

Un roman autobiographique qui nous emmène dans l'histoire de sa famille, de sa fratrie pour être plus précis. Originaire de l'île de beauté, la Corse, la famille est établie à Paris mais on suivra un été là-bas. Un père dont les principes vont petit à petit voler en éclats, une mère compréhensive et discrète, mais bientôt atteinte par le mal de notre siècle; des enfants, des frères proches qui sont destinés à devenir des « modèles » de la République de demain, cela se sent de par leur éducation, leur manière d'être. Enfin, c'est sans compter avec ce qui se prépare au niveau de la société, Mai 1968 et ses suites sont là qui vont tout chambouler.

Il sera ici surtout question des trois premiers frères : Pierre, Philippe et Claude qui bientôt deviendra, et pour de nombreuses années, Arnulf. Le dernier est trop jeune, on le retrouvera mais plus tardivement, en affrontement direct avec l'image du père.

On suit alors la vie d'Arnulf à la fois dans cette douce folie révolutionnaire qui a radicalement changé les rapports aux choses, aux gens à la vie tout simplement. Tout ce qui était interdit ne l'est plus, cela en devient même un dogme. Il faut expérimenter, Vivre.

Si Pierre et Philippe n'arrivent pas à s'acclimater à cette nouvelle manière de vivre, Arnulf, libéré du carcan et du poids d'une éducation par trop conventionnelle surnage dans ce monde en devenir.

Hétérosexuel, homosexuel, transsexuel, ces notions n'ont que peu de prise sur lui, c'est l'époque qui veut ça sans doute, il vit au jour le jour, il a la jeunesse et la vie devant lui et découvre les plaisirs de Paris et ces rencontres. Les milieux qu'ils côtoient sont hétéroclites mais riches, en connaissance, en échanges, en apprentissages, celui de la vie avec les côtés suaves mais aussi ceux qui donnent à réfléchir, à se questionner, se projeter dans un futur où tout a éclaté et où les repères sont multiples.

Herwann Perrin

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.blogculturel.com/>



Dominique Barbéris
Editions Gallimard

Beau Rivage

Ambiance feutrée, charme désuet, poétique de l'attente, fuite du temps, tant de mots qui pourraient définir **Beau Rivage** sans parfaitement le décrire... Dans cet hôtel de montagne comme il en existe tant d'autres, au-dessus d'un lac à la beauté sombre et inquiétante, près d'une frontière mystérieuse, coincé entre une montagne nommée l'Altefrau et un sanatorium reconverti en station thermale, deux couples vont évoluer sous le regard d'un homme seul et solitaire, qui se fait appeler Serge et dont nul ne sait rien, à part qu'il se dit « diplomate ». C'est la fin de l'été, Franck, l'époux de la narratrice, a souhaité se retirer à Beau Rivage pour finaliser sa thèse, pendant que celle-ci passe le temps comme elle peut, à converser avec la patronne de l'hôtel ou à explorer les environs. L'autre couple, les Vasseur, est tout aussi énigmatique : il est homme d'affaires taciturne, elle, ancienne danseuse, a sombré dans la dépression. C'est la fin de l'été indien, et un soir, l'arrivée de Serge bouscule la petite routine qui s'était installée. Le mauvais temps s'installe peu à peu, comme un mauvais présage, mais si vite écarté par l'apparente tranquillité de l'hôtel; la narratrice observe longuement les mille et un détails de la nature, coulant des jours paisibles, et elle attend, tout comme le lecteur attend le moment où tout va basculer, où l'une des deux femmes va peut-être céder au charme puissant de Serge, à ses paroles, à son audace. Mais Dominique Barbéris semble prendre plaisir à retarder sans cesse cet instant, jouant avec ses personnages comme avec le lecteur, et distille à chaque page un peu de cette frustration, provoquée peut-être par l'isolement, l'oisiveté, la saison qui invitent à la fuite ou à la faute.

Elizabeth Bennet

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.ars-legendi.com/>



Patrick Bauwen
Editions Albin Michel

I Seul à savoir

... comme l'auteur du roman, seul à savoir comment son livre se termine, comment chaque point, chaque virgule, chaque numéro de chapitre va former une partition. Partition qu'il va surveiller de près, comme le médecin qui surveille l'électrocardiogramme de son patient. Et le patient, c'est chacun de nous. Le Docteur Bauwen est là, l'opération va bien se passer, promis, respirez les premières bouffées du produit anesthésique, commençons ensemble le compte à rebours, 10, 9, 8, 7 ...

... comme l'autre cerveau de l'histoire, le chef d'orchestre fictif du roman qui provoque les premières vagues à la surface de l'eau, qui manipule les êtres pour parvenir à ses fins. Ce marionnettiste est le seul à savoir quel est l'objectif final, seul à connaître la destination de tout ce beau monde.

... comme le lecteur que je suis et qui vient de tourner la dernière page du livre, pour entreprendre la rédaction de ce petit billet. Au moment où vous lisez ce message, que vous créez une interaction avec moi, je suis le seul à savoir comment se termine le roman. Je connais les notes et les accords qui vont vous faire danser pendant 416 pages...

Frédéric Fontès

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.4decouv.com/>



Isabelle Chabanel
Editions Plaisir de Lire

IDes étoiles dans la main

Ce riche recueil de nouvelles ressemble à des tableaux poétiques représentant des scènes d'enfance, des souvenirs, des événements sensibles, des amitiés, des blessures profondes, des anecdotes un soupçon anodines mais tellement marquantes qu'elles deviennent une touche de lumière dans la sombre mémoire.

L'auteur semble vouloir nous léguer des souvenirs comme une amie d'enfance retrouvée à qui elle nous raconterait toutes ces années passées. Feuilletant l'album photos, elle s'arrête ici et là sur tel ou tel cliché et en dévoile tout ce qui se cache derrière ce temps figé. Remettre à la lumière ces instants d'antan qui ont marqué une vie, un être, une amitié...

Un retour sur une vie teintée d'un soupçon de nostalgie, un écho de vécus, peut-être une part de récits autobiographiques ? Cette impression comme fil d'Ariane, nous mène d'histoire en histoire sans réellement changer d'atmosphère, des souvenirs qui reviennent comme la chatte Bel Gazou, des prénoms, des lieux.

Ces nouvelles forment une jolie farandole, touchante, poétique et d'une extrême douceur. Tout le long de cette lecture, on se sent bercé, emporté dans une bulle de tendresse, de candeur. Même si parfois des faits très forts nous pincent le cœur, le style est si harmonieux, si charmeur, qu'on se laisse transporter par le doux bruissement des mots murmurant une mélodie venue de loin, comme un profond désir de transmettre ces petites peintures de vie.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://lesmotsdepascale.canalblog.com/>



Fanny Chiarello
Editions de L'Olivier

L'éternité n'est pas si longue

L'éternité n'est pas si longue est un récit à la première personne et la première idée qui nous vient donc à l'esprit est la présence d'un côté autobiographique. Nora est une trentenaire qui partage son temps entre son trio d'amis et sa petite amie Pauline. Mais lorsque celle-ci décide de rompre leur liaison, Nora sent que son petit monde à elle s'écroule. Par le biais de diverses manifestations décrites par l'auteure exposant un couple homosexuel posé, à l'aise et fondu dans le décor, celle-ci décide d'ancrer entièrement l'homosexualité dans les mœurs de la société (enfin !).

Fanny Chiarello allie un vocabulaire riche avec un style fluide usant souvent de longues phrases rythmées par de nombreuses et courtes pauses. Le lecteur peut facilement se retrouver dans le roman. L'auteure a une faculté assez troublante d'exposer ses pensées comme si elles nous appartenaient ; comme si le lecteur était à sa place ; comme si le lecteur y avait déjà pensé auparavant. L'humour est également au rendez-vous et le cynisme dont elle fait preuve cache en fait de véritables problématiques sur la vie et, bien sûr, sur la mort. Derrière les quelques instants de sarcasme et de raillerie se dissimulent les angoisses de la jeune Nora.

Avec son titre, l'auteure exprime la volonté d'user de pessimisme et nous offre même, le temps de quelques pages, la présence d'un personnage houellebecquien. En effet, le professeur Richard Walter est une sorte de philosophe de bas étage et dont l'état d'esprit semble proche de celui d'un gourou de secte. Cet homme va marquer le commencement, dans l'histoire, de la fin du monde. Mais il va également être le déclencheur des premières grosses tensions entre les deux jeunes femmes.

Mickaël Blondeau

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://les-polars-de-mika.blogspot.com/>

Le livre du fils

Pour lire Claude Louis-Combet, il vous faudra :

- **Naître**, rechercher ce commencement lorsque "l'espace se resserre et le temps se compte".
- **Retrouver en vous cet homme, ce fils** qui a "toujours [...] aimé le contact des mousses gorgées d'eau, des algues de rivière et de toute cette végétation spongieuse, drue autant que molle, onduyante et délirante, qui prospère dans les terres marécageuses et forme l'instable tapis du monde d'où jaillissent, ici et là, par bouquets, les tiges affûtées des joncs et des roseaux", cette nature image de sa mère, de son corps, de sa matrice.

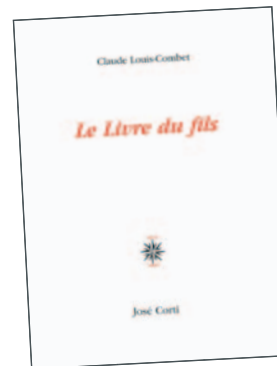
• **Oublier la cacophonie de notre monde** car seuls les mots permettent à l'homo viator, l'homme pèlerin, engagé dans son histoire personnelle, "l'homme, engagé dans la quête de son accomplissement textuel et sur la voie poétique de l'abstraction", de s'accomplir.

• **Se réaliser Homme et Fils**, fils de la Mère originelle, "C'était le même homme mais ils étaient deux : celui du sol ferme, caillouteux et épineux et celui de l'ornière trempée, glissante et enfonceuse, nocturne et ravissante. L'enfance même avait vécu ce partage. L'innocence était exclue."

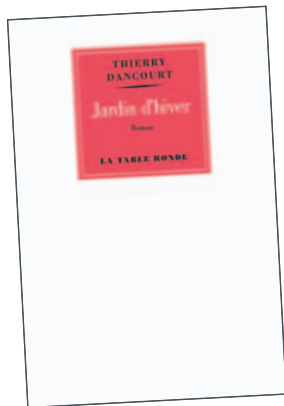
De cette recherche du monde, de cette relation aux mots, de cette innocence déflorée, "il apparaissait, de toute évidence, que l'écriture sur laquelle on avait tellement misé, sous le rapport de la question du sens de l'existence, n'était rien de plus que la suprême vanité, la plus orgueilleuse et la plus sournoise, celle qui, par-dessus tout, interdisait même simplement d'entrevoir la vérité et le fond."

Que cela ne vous arrête pas dans la recherche de la vérité, de la sagesse, de la relation au monde et aux autres car "Le monde des vivants renferme à lui seul assez de merveilles et de mystères qui agissent de façon si inexplicable sur nos émotions et notre intelligence que cela suffirait presque à justifier qu'on puisse concevoir la vie comme un enchantement."

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.quidhodieagisti.fr/>



Claude-Louis Combet
Editions José Corti



Thierry Dancourt
Editions La Table Ronde

Jardin d'hiver

Il pleut sur le square Kennedy.

Cette phrase liminaire invite le lecteur à passer quelques heures dans une station balnéaire en hiver. A Royan. Les volets des maisons sont clos, les touristes se font rares, préférant la haute saison, et pourtant c'est en hiver que notre narrateur a choisi de passer dans cette ville. Il a un rendez-vous.

Un rendez-vous avec une jeune femme.

Il doit la retrouver dans une maison, mais il ne connaît pas son adresse car, de la maison, il ne connaît que son aspect extérieur grâce à une photo.

Pascal s'installe alors à l'hôtel Océanic, hôtel sur le point de fermer. D'ailleurs il est le seul client. Le seul touriste dans une ville fantôme. Mais l'atmosphère n'est pas pesante : le gérant de l'hôtel, un homme qui s'appête à partir à la retraite, est aux petits soins de ses clients. Le lendemain, arrive un second client. Un habitué qui voudrait bien récupérer la chambre, sa chambre, actuellement occupée par Pascal.

Mais là encore, aucune animosité entre les deux hommes. Cette anecdote va même leur permettre de faire connaissance.

Comme Serge est un commercial itinérant qui connaît bien la région, peut-être a-t-il déjà vu la maison que recherche Pascal ?

Jardin d'hiver est un roman d'atmosphère.

Quiconque a déjà travaillé dans une station balnéaire sait à quel point la ville n'est guère accueillante en hiver. Comme si elle se mettait en veille avant le prochain printemps. Les volets sont fermés, les boutiques tournent au ralenti, et la plage ressemble à un paysage lunaire. Pourtant, c'est aussi l'époque où l'on peut admirer la ville sans se faire bousculer : on peut contempler la mer et faire vagabonder nos pensées. Une station balnéaire en hiver est une ville hors du temps, et Royan permet à Pascal de revenir par la pensée à cet été qu'il a vécu avec cette jeune femme, à Paris. Le récit alterne donc différentes époques, mêlant la bruine hivernale à la moiteur estivale. Ce va-et-vient conjugue différents personnages.

Leiloon

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://leiloon.canalblog.com/>



Mathias Enard
Editions Actes Sud

Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants

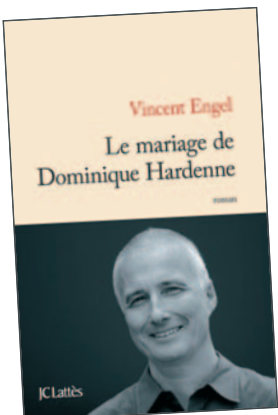
Je n'osai vous dire que Mathias Enard, ce n'est pas une bonne idée. Non que je puisse argumenter mon peu d'appétence pour l'œuvre de ce Monsieur. Mais bon, son précédent ouvrage, une phrase de 500 pages, une méditation sur l'Europe, salué par tout le monde et par le prix du livre Inter, très peu pour moi, les singes savants qui font des numéros littéraires ne sont pas mais pas du tout ma passion. Pourtant on repart avec le livre de Mathias Enard, et on vérifie que ce n'est pas parce qu'on est « critique » amateur, qu'on a moins de préjugés que les autres, et que Mathias Enard est grand.

Là où d'autres s'appuient sur une documentation détaillée et le font savoir, Mathias Enard utilise un fait historique peu connu (il serait plus exact d'écrire un fait que je ne connaissais pas) : Michel-Ange, qui n'est pas encore couvert de gloire, rencontre quelques difficultés avec le pape Jules II. On lui propose alors d'aller se faire voir à Constantinople, à la demande du grand sultan, qui aimerait bien le voir construire un pont pour relier les deux rives. Il reste quelques traces de cette visite, « pour le reste, on n'en sait rien », comme l'écrit Mathias Enard. N'étant pas romancier pour rien justement, il fait de cette ignorance des détails le motif de son roman qui raconte donc ce voyage en un peu plus d'une centaine de pages, en une succession de chapitres très courts. A l'image des croquis et des listes que fait Michel-Ange là-bas ? Et c'est formidable, le genre de livre à vous faire oublier que vous avez mal à la tête dans le wagon d'un TGV qui vous ramène à Paris après quelques jours de congés (toutes ressemblances avec la vie du lecteur ne serait pas fortuite).

C'est un portrait très réussi de Michel-Ange. Ignorant tout de la vie de ce dernier, j'ignore si les éléments biographiques cités sont justes ou non. En tout cas, ils font vrai, plus vrai que le vrai. Ce que Enard réussit, c'est faire partager la vie d'un homme de la Renaissance, qui découvre un monde assez éloigné du sien.

Christophe Bys

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



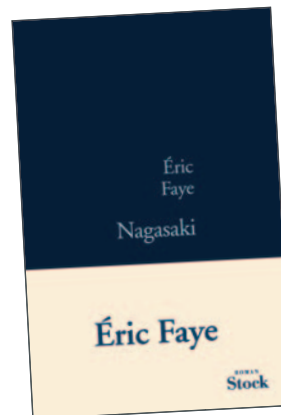
Vincent Engel
Editions JC Lattès

Le mariage de Dominique Hardenne

« Depuis des jours, et pour combien de jours encore, Dominique Hardenne marchait. Il détestait le paysage autour de lui, un paysan ne pouvait pas aimer la terre brûlée, couverte de cendres sales et de bêtes appliquées à pourrir, tout ce gâchis qui ne servirait même pas à engraisser les champs pour une récolte prochaine. Quand elle s'y remettrait, la terre, Dominique n'en savait rien, les bombes se contentaient plus d'exterminer les gens, elles tuaient l'avenir aussi, et il ne fallait rien espérer avant ... Dominique n'osait pas compter le nombre d'années qu'il fallait mettre dans cet avant. » Dominique Hardenne, soldat rescapé d'une armée partie en capilotade et ayant perdu ses repères depuis bien longtemps se demande encore comment cette situation a pu dégénérer ainsi ? Pourtant, à l'origine, la guerre semblait si lointaine aux informations. Elle se situait là-bas, dans un endroit perdu, reculé. Si loin du quotidien que personne ne pensait un jour être mobilisé pour se battre. A commencer par Dominique Hardenne.

Où ? Pour quoi ? Pour combien de temps ? Alors, tout le monde avait repris les anciens réflexes. De nouveau, on avait écouté les actualités, les échos, les rumeurs. Ceux qui étaient restés à l'arrière avaient recommencé à attendre le facteur, pour avoir des nouvelles du front, des indices de ce qu'il s'y passait. Toujours plus sûres que la propagande officielle ! Comme avant, ils avaient stocké de la nourriture, biens de première nécessité pour survivre, au cas où. Dans son malheur d'avoir été enrôlé, Dominique avait eu de la chance. Il faisait partie des privilégiés, affecté aux cuisines et faisait équipe avec deux bons gars comme lui, Jean Maillard – paysan comme Dominique –, et André Bizot, caporal et l'intellectuel du groupe.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://dunlivrelautre.over-blog.org/>



Eric Faye
Editions Stock

Nagasaki

Shimura-san vit seul à Nagasaki. C'est un homme très ordonné qui tient une maison propre où tout est à sa place. Tous les matins, il part travailler à la station météorologique de la ville et rentre chaque soir dans sa grande maison silencieuse désertée par son fils qui restreint ses visites à une par an.

Mais depuis quelque temps, Shimura-san a l'impression que des objets sont déplacés, que de la nourriture disparaît. Peu à peu, il devient obsédé par cette idée et décide d'installer une webcam qu'il pourra surveiller de son travail. Quand il y découvre une silhouette qui se déplace chez lui, son quotidien bascule.

Difficile de ne pas tout vous dévoiler de ce très court roman...

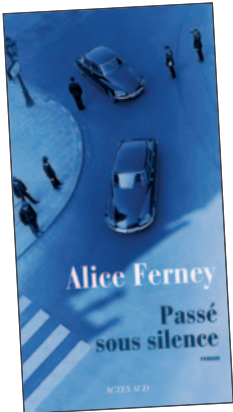
Shimura va découvrir qu'une femme vivait chez lui à son insu et sa vie va en être totalement perturbée. Assimilant cette intrusion à un viol, le narrateur n'arrive plus à se sentir chez lui et se sent complètement dépossédé.

« J'étais ébranlé. L'intérieur de mon frigo était en quelque sorte la matrice sans cesse recommencée de mon avenir : là m'attendaient les molécules qui me donneraient de l'énergie dans les jours suivants, sous la forme d'aubergines ou de jus de mangue, et que sais-je encore. Mes microbes, mes toxines et mes protéines de demain patientaient dans cette antichambre froide et l'idée qu'une main étrangère attentait à celui que je deviendrais, par des prélèvements aléatoires me troublait au plus profond. Pire : cela me révoltait. C'était ni plus ni moins une sorte de viol. »

Plus loin, c'est la parole de l'intruse (qui ne sera jamais nommée) que nous aurons loisir d'écouter. Nous découvrirons pourquoi elle est là, comment elle a pénétré et vécu de nombreux mois en clandestine, cachée dans un placard. Elle aussi a connu une certaine dépossession de son chez-soi.

Nagasaki est le récit de 2 solitudes qui se sont croisées sans vraiment se reconnaître.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://legrenierdechoco.over-blog.com/>



Alice Ferney
Editions Actes Sud

Passé sous silence

Je ne lirai pas les 700 romans de la rentrée littéraire – qui le pourra ? Toujours est-il que ce roman d'Alice Ferney est sûrement un des plus singuliers qui peuplera les tables des libraires dans les semaines à venir. Singulier par son projet : raconter un épisode méconnu, passé sous silence, comme le dit le titre, de l'histoire de la Vème République, en le transposant dans un cadre romanesque.

Les noms des protagonistes ont été changés, même la France n'est jamais citée – le roman parle de vieux pays. Les faits sont transparents et la quatrième de couverture prétend que l'auteur s'est appuyé sur une sérieuse documentation. Drôle de position qui consiste à faire savoir qu'on s'appuie sur des faits historiques pour publier une fiction qui s'en éloigne, puisqu'elle n'assume pas les noms des protagonistes. Il est vrai que le texte entend faire entendre les dialogues intérieurs des différents personnages. Pour la critique qui suit, nous nous efforcerons de traiter le texte comme une pure fiction, sans nous rattacher aux faits réels qu'il évoque.

Passé sous silence se déroule alors que la terre du sud s'émancipe et réclame son indépendance. Le général Jean de Grandberger, héros d'une guerre précédente, attend son heure : il veut retrouver le pouvoir, persuadé que l'indépendance est inéluctable, qu'ainsi va le sens de l'Histoire. Mais il sait aussi que pour redevenir président, il devra sinon jouer double jeu, du moins entretenir l'ambiguïté, une matière où il excelle. Paul Donadieu est un jeune idéaliste qui a crû dans la figure du grand homme. Il sera ravagé par ce qu'il considérera comme un reniement, ira au bout de sa logique, au point d'attenter à la personne du chef de l'Etat.

En transformant en roman ce qui aurait pu (dû ?) être un récit historique, Alice Ferney donne à voir la complexité de la situation, rappelant la célèbre phrase du cinéaste Jean Renoir « la tragédie naît de ce que tout le monde a de bonnes raisons ».

Christophe Bys

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



Jérôme Ferrari
Editions Actes Sud

Où j'ai laissé mon âme

Depuis qu'il est publié par Actes Sud, Jérôme Ferrari nous offre un livre par an – *Dans le secret* (2007), *Balco Atlantico* (2008), *Un dieu un animal* (2009) – et réussit toujours à en maintenir la qualité à un niveau élevé.

Son dernier roman, **Où j'ai laissé mon âme**, ne déroge pas à la règle et me semble même le plus beau.

C'est un roman philosophique qui reprend bien des thèmes habituels de l'auteur mais se démarque nettement des précédents.

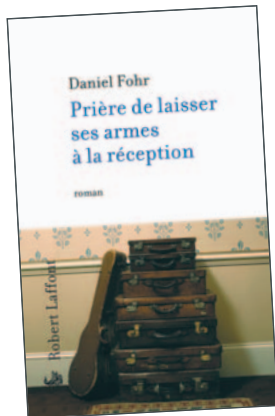
Il s'appuie en effet sur notre histoire récente, sur l'institutionnalisation de la torture et des exécutions sommaires pendant la guerre d'Algérie qui a fait couler beaucoup d'encre, notamment à l'occasion des aveux tardifs des principaux officiers qui s'étaient tristement illustrés pendant la bataille d'Alger. Et il prend comme héros principal un orgueilleux militaire chrétien soudain « mis à nu », pris de remords mais incapable de surmonter sa honte.

Un roman différent également car il se déroule essentiellement en Algérie et non en Corse – l'île y est peu évoquée -, un pays où l'auteur a enseigné pendant quatre ans il y a quelques années.

Sans doute est-ce en partie cette proximité qui donne autant de profondeur à ces interrogations universelles sur le bien et le mal et le sens de la morale, sur le courage et la lâcheté, la liberté, la responsabilité et la fraternité, ainsi que sur la foi en l'amour et la rédemption possible, et fait sourdre une telle émotion. Y contribue aussi certainement la nostalgie qui imprègne les pages algériennes de ce livre.

Emmanuelle Caminade

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://l-or-des-livres-blog-de-critique-litteraire.over-blog.com/>



Daniel Fohr
Editions Robert Laffont

! Prière de laisser ses armes à la réception

Un jeune homme mélancolique, paranoïaque et hypocondriaque acquiert un hôtel borgne et brûle le registre suspect oublié par les propriétaires précédents, des Corses. Il le leur apprend et devant leur gêne, se persuade que ceux-ci lui enverront un tueur. Fataliste mais prudent, ce gérant dépressif chronique et amateur de taekwondo sur Internet organise son petit univers autour de cette attente. Détecteur de poids, caméras de surveillance, gilet pare-balle n'auront plus de secret pour lui, tandis qu'épaulé par un personnel aussi gentiment approximatif que lui, il fait face à une série de catastrophes attendues ou exceptionnelles au contexte hôtelier qui est désormais le sien. **Prière de laisser ses armes à la réception** est l'affichette et l'avertissement qu'il accrochera à l'entrée pour conjurer le mauvais sort et invoquer le romanesque et le western dans une vie raisonnablement anxigène et morne.

S'amourachant d'Estelle, une serveuse aux seins nus d'un bar voisin, conversant avec ses clients cosmopolites ou réfléchissant à la meilleure manière de mettre en valeur son établissement avec Joseph, son cinéphile réceptionniste, amateur de chats et de Marlon Brando, ce gérant aimablement dépassé propose des solutions loufoques à des problèmes critiques tels l'apparition de cadavres dans la benne à ordures, d'un spéculum sanglant dans l'arrière cours, ou plus simplement de la visite surprise des services d'hygiène de la ville. Son imagination permet une réinvention de son quotidien et la transformation de sa routine en souriante et absurde épopée.

Seront convoqués John Ford, Clint Eastwood, Sergio Leone alors que la logique porterait plutôt à attendre Godot. Et le publicitaire, désormais écrivain, Daniel Fohr excelle à faire naître une ambiance légère, flegmatique et décalée par ses aphorismes charmants ou grinçants et des rebondissements touchants ou saugrenus.

David Vaclair

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



Jean Grégor
Editions Fayard

! Transports en commun

Boris est un adolescent des années 70. Il tombe bientôt amoureux de Sylvie Caron, une fille dont le père conduit une luxueuse BMW, trois initiales qui marquent un fossé social. Auquel s'ajoutera bientôt une catastrophe mêlant intimement le destin de Sylvie et de Boris. Autour de ces deux protagonistes évolue une ribambelle de personnages, qui vont aimer, souffrir, ne plus aimer, divorcer, pour certains même mourir au fil des pages de ce roman, sans oublier celui qui restaurera une DS, car les voitures sont un personnage à part entière de ce livre : lieu d'émotions inoubliables (on pense au voyage d'un des personnages pour rejoindre sa caserne un lundi au petit matin) ou l'on meurt aussi. D'où ce titre si bien choisi : **Transports en commun**, se référant aussi bien aux déplacements physiques qu'aux sentiments (les transports amoureux d'autrefois). A ceux qui douteraient qu'une voiture peut être émouvante, je recommande d'embarquer dans la lecture de ce livre et de se laisser mener jusqu'à la fin. Et (troisième niveau de lecture) la voiture et les transports sont une métaphore de notre modernité technique et sa vitesse exubérante.

Pour être complet, ajoutons que le roman se passe dans deux époques : l'une contemporaine qui est le temps de la narration qui survient après les événements, et l'autre située dans le passé, un passé auquel est mêlée l'énigmatique narratrice, le personnage le plus discret du roman qui a bien connu le père de Boris, mais je n'en dirai pas plus. Si ce n'est que les deux intrigues finiront par se rejoindre, que le dénouement des événements contemporains se trouve dans le passé... et qu'une fois encore, Jean Grégor se fait le chantre de la fidélité envers et contre tout, comme si finalement les premiers élan étaient toujours les bons (pour quelqu'un qui ne voulait rien dire, j'espère ne pas avoir trop parlé).

Christophe Bys

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



Stéphanie Janicot
Editions Albin Michel

Que tous nous veuille absoudre

Il m'est arrivé, par le passé, de lire un de ses romans, mais il ne m'avait pas laissé un souvenir impérissable contrairement à ce nouveau roman, dont le titre, vous l'aurez certainement reconnu, fait écho à *La Ballade des pendus* de François Villon. Le choix de ce titre est loin d'être anodin et donne une couleur particulière aux personnages si touchants et dont les liens étroits voire inextricables, sont difficiles à comprendre au début. En effet, point de personnage cliché ou de stéréotype dans cette intrigue si prenante et surprenante : on croise le destin de Saar, ancienne journaliste de guerre, veuve de Solel, lui-même aussi reporter de guerre et ex-mari de Catherine. L'intrigue tourne autour de ces deux femmes : Saar et Catherine, pharmacienne empathique et investie d'une mission quasi humanitaire pour ceux qui l'entourent : que ce soit son mari, prof de philo à la retraite dépressive, Julie, son étudiante de fille un peu délurée, Sam, qui épouse la vocation de son père en prenant des clichés d'un monde en guerre, ou encore Saar, handicapée par l'attentat qui a coûté la vie à Solel, mais aussi pour ses nombreux clients... Saar, quant à elle, sera hypnotisée par un enfant borgne, petit prophète qui vient chaque jour sur une place, déverser à la face du monde des vérités qu'elle préférerait ignorer. Très vite, Saar va donner à cet enfant une place considérable en tentant de l'appivoiser comme on le ferait avec un petit animal sauvage; et ce petit garçon si étrange va bouleverser cette famille pour le moins surprenante, en lui révélant ses failles, ses doutes et en renversant cet équilibre apparent.

Ce roman absolument bouleversant tourne autour des thématiques de la famille, de la guerre, de la mort et du sens qu'on donne ou qu'on croit donner à sa vie.

Aurélie Choley

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://deslivresetmoi.over-blog.fr/>



Patrick Lapeyre
Editions POL

La vie est brève et le désir sans fin

Nora est une jeune femme pleine d'entrain et de vivacité, charmante, curieuse et papillonnante. Elle sait plaire aux hommes, mais peine à se fixer. Louis Blériot, quarantenaire indécis, cherchant toujours dix sous pour faire un franc, n'en revient pas quand elle l'appelle après deux années de silence. Elle est de retour à Paris. Egaré entre des parents que les années ont progressivement éloignés et une vie de couple qui sauve tout juste les apparences, il succombe de nouveau à la tentation. La fraîcheur de cet amour renaissant, le danger latent de l'adultère écartèlent Louis. Sur l'autre rive de la Manche, Murphy Blomdale partage ses souffrances. Les éclipses de Nora mettent à mal l'ordonnement de sa vie de golden boy et ses espoirs aux relents romantiques. Ces histoires d'amour s'entremêlent, se croisent et se délitent, donnant à la vie de chacun des protagonistes une impulsion décisive, de celles qui modifient irrévocablement les destins.

Anne Fleurier

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://salondemrspepys.over-blog.com/>



La ballade de Lila K



Blandine Le Callet
Editions Stock

Lila est très jeune lorsqu'on la sépare de sa mère et le livre commence très fort par cette séparation et l'ultime regard d'amour de cette mère pour son enfant. Ce passage qui débute le livre est très émouvant et je me suis retrouvée le cœur serré dès la première page.

Elle est emmenée dans un centre dans lequel elle est rééduquée, opérée, instruite. On découvre ainsi que sa petite enfance n'a pas été toute rose. Et pourtant... Toute sa vie elle voudra retrouver sa mère et savoir ce qui lui est arrivé, Lila est volontaire, courageuse et patiente. Sa vie dans le centre est très détaillée et très intéressante, ses éducateurs seront patients et respectueux.

J'ai beaucoup aimé la façon dont est racontée cette histoire et dont les sentiments sont retransmis « Je souffrais encore plus qu'avant, lorsque je n'avais qu'un deuil au cœur. Maintenant qu'ils étaient deux, je me demandais si j'arriverais à les porter ensemble. Ça commençait à être vraiment lourd, toutes ces larmes qui se déversaient en moi, sans faire le moindre bruit. »

Lila ne supporte pas les contacts physiques mais va devoir faire des efforts surhumains pour y arriver et pouvoir sortir de ce centre « Si je voulais avoir une chance de quitter le Centre un jour pour retrouver ma mère, il faudrait en passer par là : les contacts poisseux, les haleines douteuses, la tiédeur malsaine, tout ce frotti-frotta répugnant qu'implique forcément la vie en société. Comment imaginer pouvoir y échapper ? »

C'est une histoire très réaliste même si on se rend compte progressivement qu'elle se passe à une autre époque que la nôtre, dans quelques dizaines d'années. Et horreur ! Les livres sont proscrits, il faut mettre un masque et des gants pour les manipuler.

Sandrine (SD49)

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://pages.de.lecture.de.sandrine.over-blog.com/>



Plan Social



François Marchand
Editions Le Cherche Midi

L'humain, le capital le plus précieux...

Il arrive qu'une entreprise se trouve dans l'obligation de se séparer d'une partie de son personnel. Problème : quand on est déjà un peu serré, un plan social peut s'avérer ruineux. Alors, pourquoi ne pas recourir à des méthodes plus, disons, euh, expéditives ? Telle est l'idée qui vient à Emile Delcourt, patron d'une entreprise familiale dont il est l'héritier. Et tel est le propos de **Plan Social**, deuxième roman de François Marchand, publié aux éditions du Cherche Midi.

Tout les éloigne, tout les rapproche pourtant...

Le lecteur est d'emblée saisi par un climat d'humour noir qui décape tout ce qui se présente, sans ménagement. Les consultants externes sont les premières cibles de ce roman – ces gens que l'auteur présente comme des êtres fades, vaguement méprisants, qui coûtent un saladier et se gargarisent de termes abscons comme *team building outdoor*, *management par projets*, etc. L'auteur crée ici une petite musique, chant du consultant que le chef de l'entreprise apprend à imiter pour mieux le mener en bateau.

N'allons pas croire, cependant, que le consultant externe du roman, affublé du nom de Walfard (anglais ? français ?), est l'allié d'Emile Delcourt. L'auteur oppose ici le Parisien aux idées sophistiquées et le chef d'entreprise familiale provinciale (nous sommes dans une fabrique d'ancre de marine du département du Nord), présenté comme gardant les pieds à peu près sur terre. A ses côtés, un autre personnage garde lui aussi les pieds sur terre : le leader syndical de l'entreprise, Burnier.

L'actualité en embuscade

Paradoxalement, le syndicaliste Burnier et le patron Delcourt se retrouvent alliés d'un dégraissage des plus musclés. L'auteur met ici en évidence, avec beaucoup d'habileté, ce qui rapproche ces deux personnages que tout éloigne dans la vraie vie. Au fond, ce sont tous deux des conservateurs pur jus, tenants d'une approche à l'ancienne de leurs rôles respectifs. Et, pour ne pas verser dans un manichéisme convenu, tous deux sont pourris, le lecteur le découvre assez vite – je le laisse découvrir pour quoi roule le syndicaliste. Deux âmes grises ? Oui, mais gris foncé.

Daniel Fattore

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://fattorius.over-blog.com/>





Le wagon



Arnaud Rykner
Collection La brune
Editions Le Rouergue

Le wagon, c'est celui dans lequel se trouve le jeune narrateur de vingt et un ans. Ce wagon fait partie du dernier train qui emmena des déportés à Dachau le 2 juillet 1944. Ce wagon, c'est l'horreur, le cauchemar devenu réalité : une centaine d'hommes entassés comme du bétail, une chaleur accablante sans la moindre aération, la faim, la soif mais aussi et surtout la mort. La mort et son odeur... Un voyage qui dure trois jours, trois jours durant lesquels ces hommes côtoient l'enfer. Trois jours que le narrateur nous décrit, presque heure par heure. Trois jours de lutte contre soi-même et contre les autres : la peur, la panique, le dégoût mais aussi l'espoir, parfois, lorsque le train s'arrête...

Ce roman m'a souvent rappelé la lecture du *Grand Voyage* de Jorge Semprun. La différence, c'est que **Le wagon** n'est pas autobiographique. Pourtant, l'auteur a décidé d'écrire ce roman lorsqu'il a découvert que l'un de ses proches avait fait partie de ce convoi. Il s'est beaucoup documenté, beaucoup renseigné, et je trouve ses propos très justes :

Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction. [...] Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image. Une image injuste. Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://carnets-de-lecture.over-blog.com/>



L'homme mouillé



Antoine Senanque
Editions Grasset

Comme Alice Ferney et Mathias Enard, Antoine Sénanque dont je n'ai jamais rien lu mais qui est précédé d'une réputation flatteuse, ne serait-ce qu'en raison de l'avis positif exprimé par un de mes libraires préférés, se frotte à l'Histoire, en publiant une sorte de conte qui se passe dans la Hongrie de 1938. Drôle d'écho, je venais de lire un article sur la situation politique actuelle dans ce pays, d'où il ressortait que le Traité de Versailles était encore constaté et que des rêves de reconstitution d'une grande Hongrie étaient manipulés par un leader politique d'extrême droite, à l'audience non négligeable. Car l'histoire qui survient à Pal Vadas, le parfait antihéros du livre, à la vie d'une régularité totale, se déroule entre l'Anschluss et l'invasion de la Pologne, autrement dit dans l'année qui précède la seconde guerre mondiale. Impossible de ne pas penser à Kafka (en moins bien, mais bon la barre est haute, Franz Kafka dont on se dispute actuellement l'héritage, encore une coïncidence) dans ce récit d'un homme ultra-moyen à qui il arrive une aventure extraordinaire, une sorte de métamorphose, les plus lettrés m'auront compris : en effet, quand Pal Vadas sue, ses humeurs sont composées d'eau de mer, et il sue tellement, que cela peut inonder un quartier de Pest. Pourtant, depuis la mort de son père, pendant la Première Guerre mondiale – un père enterré avec les honneurs sur le champ du même nom, de sorte que la famille enterre un cercueil vide – Pal mène la vie d'un employé modèle de la Poste centrale, le genre dont le bureau est tellement bien rangé qu'il est cité en exemple, le genre qui suit son directeur à une réunion des Croix fléchées, les nazis locaux, parce qu'il le lui demande. Un homme qui ne veut pas avoir d'histoires... sauf que quand l'Histoire se réveille, il est difficile de ne pas réagir. Mais un homme ordinaire peut-il le rester quand il a des suées océaniques ? Évidemment non. Et le romancier médecin semble alors s'amuser de la vanité de l'art d'Hippocrate quand il se prend pour une science. Pal Vadas devient un enjeu scientifique et médical passant entre les mains d'un défilé de médecins plus ou moins loufoques. Il devient même un enjeu politique, trop singulier pour qu'on puisse le laisser aller à sa guise : l'homme qui ne voulait pas être remarqué devient captif.

Christophe Bys

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



Marie Sizun
Editions Arléa

Plage

Une femme seule au sein d'une petite ville bretonne de bord de mer. Un homme qui doit la rejoindre à la fin de la semaine. Et l'attente. L'attente qui s'installe bien trop lourdement dans le cœur de notre héroïne. Anne attend l'homme qu'elle aime, un homme marié peu disponible qui la retrouvera enfin pour quelques jours de liberté, loin des contraintes, loin de sa famille dont elle ne veut rien savoir. Son impatience est manifeste et elle ne quitte pas son téléphone portable, attendant fébrilement les appels de l'amant.

« (...) ici, toute seule, je suis libre, follement libre... Libre de faire ce que je veux, de regarder et d'écouter ce que je veux, de lire quand je veux, autant que je veux – j'ai apporté une provision de romans – et de penser à toi, mon amour, de penser à toi : chaque instant est peuplé de toi – même quand je lis –, du désir que j'ai de toi, de nos souvenirs, de nos projets. Je suis heureuse, tu le sens bien ? Heureuse de t'aimer, de t'attendre. On ne s'ennuie pas quand on est heureux. »

Devant elle, 6 jours à attendre, à tromper son ennui et sa solitude. Alors Anne va sur la plage, elle observe ses voisins, écoute leur conversation.

« Ces hommes et ces femmes, ces enfants, j'adore les regarder, les écouter, deviner leur histoire. Tu sais combien je suis curieuse (...). Je n'y peux rien : c'est précisément la solitude qui m'a rendue comme telle, qui m'a donné ce besoin de la vie des autres. C'est aussi pour ça que j'aime tant les romans. »

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://legrenierdechoco.over-blog.com/>

Bamako Climax

Ce roman est celui du brassage culturel. Entre l'Antillais qui assume mal sa négritude, l'Italien qui va découvrir ce que l'Afrique a semé en lui et la métisse africaine dont la double culture n'est pas forcément facile à vivre au quotidien, le lecteur est emporté dans une sorte de quête des origines.

Ce roman fait se croiser plusieurs voix et demande donc une lecture attentive. Les voix de Céleste, Elliot, Elio mais également de certains de leurs proches se mêlent, donnant à la fois des éclairages différents sur l'histoire qui se déroule mais offrent également une palette de tons différents, créant ainsi des personnalités hautes en couleur. En effet, aucun des personnages ne laisse indifférent. On est subjugué par Céleste, agacé par l'immobilisme des deux hommes de sa vie, attendri par la pauvre Olimpia, divertie par Cassandra et même les personnages secondaires apportent du piment à cette sauce bien relevée déjà.

A première vue, des histoires d'amour, des histoires de corps fort compliquées dans lesquelles aucun n'arrive à trouver tout ce qu'il recherche dans une seule personne et multiplie les relations. Mais ce chassé-croisé amoureux sert en fait de point de départ à des considérations et à une réflexion bien plus poussées. Le lecteur suit donc chacun des personnages et découvre des parcours différents mais complémentaires. L'auteure a le courage de traiter de nombreux thèmes de société : la discrimination, le métissage mais aussi le financement souterrain du terrorisme.

Stéphanie

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://milleetunepages.canalblog.com/>



Elizabeth Tchoungui
Editions Plon



François Valléjo
Editions Viviane Hamy

Les sœurs Breilan

Les sœurs Breilan, au nom de famille programmatique, sont trois : Marthe, l'aînée pragmatique, Sabine, la cadette ambitieuse et Judith, la benjamine idéaliste. Elles perdent leur père dans un accident à une époque où l'émancipation des femmes n'est qu'une vague lueur dans un horizon lointain et se battent pour que Marthe, tout juste vingt et un ans, ait la tutelle des deux autres. C'est que les sœurs Breilan, malgré leurs différences et leurs différends, ont fait le vœu de ne jamais se séparer. Elles vont ainsi traverser un demi-siècle de tourmentes personnelles et de changements collectifs.

C'est un bon roman que signe ici François Valléjo : en effet, **Les sœurs Breilan** est une fresque familiale de fort bonne tenue, qui met en scène le destin de ces trois femmes liées par une promesse qui pèse rapidement aux deux aînées mais qui est la raison de vivre de l'entêtée benjamine. Dans une France frileuse qui n'a pas encore connu les bouleversements de 68, être une femme qui refuse les conventions n'est pas facile, alors, trois, pensez donc.

Fabienne Vidallet

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://happyfew.hautetfort.com/>



Laurent Cohen
Editions Actes Sud

Sols

Deux vies, deux personnages et deux sujets d'études vont être les vives sinusoides qui traversent ce roman hallucinant (peut-être bien même halluciné) de part en part.

D'un côté, Loïc a pour domaine de recherche l'histoire de l'Occupation et ses sombres méandres, son couple bat de l'aile, il ressent lui-même comme une gêne grandissante, inquiétante, la proximité avec des documents toujours plus glauques n'arrange rien au mental... Mais des papiers découverts soudainement nécessitent l'intervention d'un autre spécialiste. Il se trouve que non seulement les fameux documents, en particulier un mystérieux carnet découvert chez un psychiatre récemment décédé, évoquent le Paris de pendant la Seconde Guerre mondiale mais fourmillent également de mentions ayant trait à la théologie et plus particulièrement à une de ses étonnantes ramifications, l'angéologie, ou études des anges. Il se met alors en relation avec le spécialiste en la matière S. G. afin qu'il l'aide à tenter de comprendre et interpréter le document. Ses deux lectures différentes, leurs points de rencontre inattendus les pousseront à envisager la publication de leurs recherches tant le contenu s'y trouvera hors du commun et loin du travail scientifique habituel.

Premier roman de Laurent Cohen, ce **Sols** est un impressionnant récit où l'érudition et l'humour se partagent le haut de l'affiche.

Guillaume «Ged» Dumazer

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://pwah.over-blog.com/>

Après l'enfance



Julie Douard
Editions POL

Découverte assez enchantresse que ce premier roman de Julie Douard.

Au travers de nombreux et courts chapitres et après quelques pages relatant son enfance et donnant le ton, celle-ci nous plonge en plein dans l'adolescence de son héros, l'année de ses 16 ans en particulier. Cette année, celle de sa 1ère sera riche en émotions qui feront grandir notre narrateur et le sortiront ainsi de l'enfance, d'où le titre.

Tout d'abord, l'adolescent, dont nous ne connaissons pas le nom, va apprendre de manière assez brutale, à la mort de son père, que celui-ci n'était en réalité pas son père biologique et qu'il a lui-même toujours ignoré ce fait.

Ceci explique peut-être la sensibilité et l'intelligence du narrateur au milieu d'une famille quelque peu « timbrée » : une sœur légèrement sadique et violente qui terminera matonne car sa mère pense qu'au milieu de détenues, elle lui paraîtra plus digne d'amour et de tendresse, un frère obèse malheureux en France qui s'enfuit en Belgique et y trouve l'amour avec la marchande de frites, une mère qui découvre le monde de la nuit et des discothèques après la mort de son époux...

Restling

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://legrandnullepart.wordpress.com/>

La colère du rhinocéros



Christophe Ghislain
Editions Belfond

Curieux roman que **La colère du rhinocéros**, où un jeune homme part à la quête de son père qu'il n'a pas vu depuis dix-sept ans. Il part alors au volant d'un corbillard avec un macchabée dans le coffre, traverse l'Europe et se retrouve à Trois-plaines, son village natal où il percute un rhinocéros.

Au cœur de ce village désertique et étouffant, Gibraltar va devoir faire face à son passé, à l'image prégnante de son père, dont on n'a aucune nouvelle. Il s'attèle alors à reconstruire le phare que son père un peu fou et obnubilé par la mer tentait de construire.

Roman à trois voix, **La colère du rhinocéros** permet au lecteur de s'investir totalement dans l'histoire puisqu'il doit reconstruire le puzzle de l'intrigue. Et puis la rythmique assez soutenue grâce à des chapitres courts permet de tenir le lecteur attentif tout au long du récit.

La proximité avec les personnages notamment avec Gibraltar, n'en est alors que renforcée. Autre élément important de ce roman : toutes les références au cinéma par certains noms de personnages, ou encore des plans visuels très cinématographiques tel ce village des Trois-plaines, digne d'un décor de western. C'est un roman très visuel où le décor importe autant qu'un personnage.

Les personnages quant à eux s'imposent dans ce récit, notamment pour les trois narrateurs, Gibraltar, l'esquimau et Emma. Jeune héros en pleine quête initiatique pour le premier, colosse monstrueux à la fois terriblement violent et sensible pour le second et la femme en quête d'amour idéalisé pour la troisième, ces trois personnages racontent tour à tour ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont vécu pour se rejoindre au point final de l'intrigue.

Et que dire du rhinocéros, personnage central de ce roman, qui représente bien sûr la mort et la colère sous la carapace que ressent chacun des personnages.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://elfique2.canalblog.com/>

I Le confident



Hélène Grémillon
Editions Plon

A la mort de sa mère, Camille reçoit de nombreuses lettres de condoléances. Parmi elles, une plus épaisse, une d'un genre différent, une sorte de confession. Un homme, Louis, entreprend le récit de sa vie et de celle d'Annie. Une histoire d'amour à première vue, mais pas seulement.

Camille ressent très vite un malaise, se demandant pourquoi ce courrier lui est adressé. Cela la regarde-t-il ou est-ce l'éditrice qui est visée par ce qui ressemble au début d'un roman ? Elle se rassure très vite, confrontant les noms, les lieux, les dates. Rien ne colle, mais tout s'effleure...

Voilà un roman polyphonique dans lequel plusieurs voix s'entremêlent. Celle de la narratrice, de celui qui lui envoie les lettres, puis le long récit d'Annie. Et pour terminer une dernière voix qui se superposera et donnera encore un autre éclairage au texte.

Ce premier roman est une réussite à bien des égards. Tout se dévoile très progressivement sans pour autant que le rythme ne soit pas soutenu. Au fil de la plume de Louis dans un premier temps, on découvre avec Camille d'autres vies, une autre époque. Des secrets surtout... tous plus touchants les uns que les autres. C'est un roman qui parvient à mêler habilement le fond historique et le récit de plusieurs vies gâchées, brisées.

Stéphanie

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://milleetunepages.canalblog.com/>

II L'échiquier de la reine



Yann Kerlau
Editions Plon

Connaissez-vous la Reine Christine ? Pas Madame Ockrent, celle de Suède, du XVII^e siècle, Kristina Vasa, l'amie de Descartes, qu'elle convia à sa cour. Rien n'arrêtait cette femme. Reine de Suède à six ans (1632), elle consolide avec l'aide de son chancelier Axel Oxenstierna, le très compétent Richelieu suédois, les conquêtes de son père et négocie avec habileté la paix de Westphalie (1648) qui fait de son pays la première puissance nordique. Elle se consacre alors aux Arts et aux Lettres, se met à correspondre avec l'Europe intellectuelle et artistique entière. Féministe avant l'heure, la Reine Christine choisit de rester célibataire et de poursuivre ses passions. Elle se convertit au catholicisme et renonce volontairement à son trône en 1654. Elle quitte alors la Suède pour s'installer à Rome où sa liberté de mœurs et son caractère difficile font jaser. On lui prête plusieurs amants et on soupçonne même quelques expériences homosexuelles.

Christine n'en a cure et restera jusqu'à sa mort en 1689, une participante active de la vie politique et religieuse de son époque. Parallèlement, elle constituera une des plus importantes collections artistiques de son temps, et soutiendra artistes et savants. Spinoza, Leibnitz, Gassendi et Pascal correspondront avec elle. Humaniste et tolérante, elle s'inquiétera beaucoup, par exemple, du sort des protestants français persécutés après la révocation de l'Edit de Nantes. On admettra que le matériau romanesque est immense et enthousiasmant et le personnage historique impressionnant. On comprend mieux le pavé de 612 pages que l'on a en main et c'est avec respect que l'on imagine l'imposant travail de recherche et d'écriture de Yann Kerlau.

David Vaclair

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>



Alice Kahn



Pauline Klein
Editions Allia

Alice Kahn est le premier roman de Pauline Klein. L'auteure nous plonge dans le monde parallèle de l'héroïne. Celle-ci se définit comme transparente, et se crée alors des personnages, des rôles. Par hasard, elle devient « Anna » à la terrasse d'un café parce qu'un homme l'interpelle par ce prénom. Elle devient alors « Anna », devenant malléable aux attentes de William.

Comme chaque fois, je m'absente, pour laisser la place, le choix, de qui l'autre voudrait que je sois. Je me laisse entraîner à sa suite, pour qu'il ne me voit pas, qu'il ne me prenne pas en flagrant délit de ne pas être cette fille, cette femme peut-être, l'autre, la bonne. (p.21)

A l'ouverture du roman on est un peu surpris, on a un peu de mal à prendre ses marques, et puis on entre dans la logique de l'héroïne, et on se laisse emmener dans un Paris au mois d'août, un Paris des Galeries d'art, du Musée de la Vie Romantique.

Car en plus d'une idée intéressante sur le rôle social, Pauline Klein fait ici une critique assez mordante du monde de l'Art Moderne et des Galeries parisiennes. L'héroïne crée une artiste, Alice Kahn, qui insère dans les musées ou les expositions des éléments étrangers, des portraits de femme achetés dans des brocantes, en les posant parmi les collections... généralement personne ne s'en rend compte. On peut douter un peu de la vraisemblance de cet acte, mais tant pis, cela est assez réjouissant de se dire qu'une simple photo peut passer pour une œuvre à 2 000 euros.

George

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur : <http://leslivresdegeorgesandetmoi.wordpress.com/>



Les vies extraordinaires d'Eugène



Isabelle Monnin
Editions JC Lattès

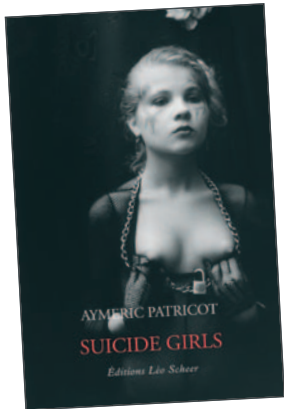
Je sais que certains d'entre vous ne sont pas adeptes des témoignages, mais ce livre n'en est pas un. C'est bel et bien une fiction qui aborde le douloureux thème de la perte d'un enfant et ce, avec une extrême délicatesse. L'histoire n'en est pas moins touchante. Isabelle Monnin a imaginé la vie d'un couple après la perte de leur enfant et, pour raconter cette épreuve, elle a donné la parole au papa, choix que j'ai trouvé particulièrement intéressant.

Mais reprenons depuis le début. Né prématurément le 17 novembre 2007, le petit Eugène décède 6 jours plus tard, le 23 novembre 2007, d'une infection. Un staphylocoque doré attrapé au service de réanimation aura raison du petit être déjà affaibli. Ses parents n'auront jamais pu entendre sa voix. Le roman débute à J+26, soit 26 jours après le « tsunami » qui a ravagé la vie des parents d'Eugène, et s'achève à J+365. Face au drame, chacun réagit de manière différente. Parce qu'il n'y a plus rien à dire, la maman se terre dans un mutisme par l'intermédiaire duquel elle peut crier sa souffrance. « Depuis, c'est comme si elle avait laissé le son de sa voix dans le berceau du petit. » Elle passe ses journées à coudre des pantalons rouges censés être portés par Eugène à chaque âge de sa vie. Le papa, lui, voudrait parler d'Eugène. Mais à qui parler d'un petit être qui a à peine vécu, que personne n'a vu, n'a connu, pas même ses grands-parents ? Il faut pourtant. Parler ou écrire sur Eugène, c'est tout comme. « Si plus personne n'en parle, Eugène ne sera plus. Il faut que je le remplisse de mots [...]. Si je le raconte, je (re)donnerai vie à mon fils, et parole à sa mère. » Dès lors, le papa d'Eugène, historien de formation, entreprend de raconter son fils. « L'histoire de notre fils.doc » commence par le récit de sa courte existence à l'hôpital de Montreuil et tient en 3527 caractères. « Ce n'est pas avec ça que je comblerai le vide. » Il faut donc aller plus loin, fouiller dans cette courte existence, rencontrer cette infirmière qui a connu Eugène, s'est occupée de lui, lui poser des questions, qu'elle dise qui était Eugène, ce qu'il aimait. Il faut parler de la vie qu'il aurait vécue et, à l'aide de statistiques, dresser un portrait du « petit français moyen » qu'il aurait pu être. Il faut enquêter, se rendre à la crèche pour connaître ses futures connaissances. Imaginer ses « vies extraordinaires ». Mais après, que restera-t-il ? « Qui, après ma disparition, poursuivra ce travail ? »

Alexandra

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur : <http://aperto.libro.over-blog.com/>

1 Suicide Girls



Aymeric Patricot
Editions Léo Scheer

Autant le dire tout de suite, **Suicide Girls** est un livre malsain. Il est question de fascinations macabres, d'amours délicieuses parce que sans issue, de roman familial foireux, de beautés glauques à souhait. En soi, rien de dramatique sans doute, un zeste de moralisme compassionnel ou une louche de complaisance permettrait de rassurer le lecteur : ah un roman pédagogique / ah du voyeurisme cynique, tout va bien, j'ai bien affaire à de la littérature contemporaine. Seulement voilà, Aymeric Patricot en a décidé autrement. Ni rentre-dedans obscène avec mini-succès de mini-scandale à la clé ni voix douceuse pour arrondir les angles, mais une écriture au classicisme vénéneux, nette et cruellement sensible. L'entreprise est ambitieuse et sans pitié : descendre dans les bas-fonds de la conscience, scruter les entrailles des êtres les plus tangents, avec un souci d'exactitude peu commun, et, poussée jusqu'à un certain point – un point sans cesse reculé – l'envie de comprendre, voire de célébrer ce que tout individu dit équilibré fuit spontanément.

Au début on ne se méfie pas, on commence avec une voix familière, un trentenaire qui fait part d'un malaise raisonnable. Il ressasse la disparition suspecte d'un père rongé par ses contradictions, se dit parfois assailli par des images suicidaires, déplore sa relation compliquée avec la trop saine (?) Laurence, conscient de leur « parfaite inadéquation » – relation tortueuse évoquée non sans subtilité et mélancolie sobre, à la manière d'un Benjamin Constant dans *Adolphe*. La structure du roman, fondée sur le principe de la double voix narrative, est toute aussi rassurante : une jeune femme, Manon, s'exprime parallèlement, évoquant sa sinistre trajectoire de fille trop désirée, meurtrie, violée, en guerre et en fuite.

Marc Sefaris

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://marcsefaris.canalblog.com/>



Pierre-Emmanuel
Scherrer
Editions La Table Ronde

1 Desert Pearl Hotel

Pandora vivait seule avec sa mère Doris Petersen à Los Angeles. « Une fois par an, on partait avec la Dodge pour retrouver Ellroy. Ellroy, c'est mon père. Il habite dans l'Idaho. On passait Noël en famille. »

Fin décembre 2008, Pandora Petersen vient de perdre sa mère Doris. Elle est déboussolée par ce deuil, elle commence par rester plusieurs semaines cloîtrée dans son appartement à noyer son chagrin dans du Whiskey Irlandais en évoquant les souvenirs du passé avec Doris.

Un jour, Pandora reçoit un bouquet de lys qui sont les fleurs préférées de Doris avec une lettre de condoléances signée d'un inconnu, Gil Sanders. Celui-ci lui suggère de rencontrer Rebecca Hamilton, une amie de sa mère. Pandora se demande pourquoi cette amie n'est même pas venue à l'enterrement et elle décide de lui téléphoner. Celle-ci l'invite à venir passer quelques jours chez elle. Pandora décide donc de partir vers le Nouveau-Mexique dans sa vieille voiture. Elle ressent que ce voyage seule va l'aider à s'apaiser. « Face aux quatre voies de l'interstate, face au ciel qui s'étale comme un écran vide, il n'y a qu'à lire pour comprendre ce qui déconne dans votre vie. Sentir les heures s'empiler dans sa chair, les lombaires, les tendons du pied sur l'accélérateur, tout ça libère des idées. Il n'y a qu'à lâcher les chiens de la pensée. Fatalement ça vous fait revisiter le passé, et vous vous mettez à imaginer l'avenir avec simplicité. Avaler des miles rend libre. »

Aproposdelivres

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://aproposdelivres.canalblog.com/>



Kathryn Stockett
Editions Jacqueline Chambon

La couleur des sentiments

Je ne vais pas y aller par quatre chemins : j'ai adoré !
Ce sera sans doute une de mes plus belles et plus touchantes lectures de l'année 2010.

J'ai tellement aimé que je ne sais pas par où commencer. Mais il faut tout de même que je me lance alors, allons-y !

Très vite, nous sommes plongés dans l'ambiance des années 60 aux Etats-Unis, en pleine ségrégation. Les « deux mondes » dans lesquels évoluent les personnages m'ont paru très réalistes et très vite, la description des faits, des actions, des paroles des blancs envers les noirs m'a choquée. Comme souvent, on sait que ça existe mais on n'y prête pas attention, ce n'est pas chez nous que cela se passe.

Mais malgré ce contexte très sérieux et très lourd, j'ai trouvé ce roman écrit avec beaucoup d'humour. Le récit est bourré d'humanité et d'émotion.

Emotion provoquée par notre trio de choc : Aibileen, Minny et Skeeter. Deux bonnes noires et une blanche.

Julie

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://livresque.over-blog.net/>

Premier roman



Dominique Zehrfuss
Editions Mercure de France

Peau de caniche

Les premières pages m'inquiètent un peu. De toutes parts surgissent des personnages que je ne situe plus. Puis la plupart d'entre eux disparaissent et laissent place au vif du sujet : une femme se souvient avec amertume de son enfance. Ses parents sont des espèces de bobos, capricieux, manquant cruellement de maturité et de fibre parentale. L'enfant de 3 ans accompagne ces parents aussi bien dans les restaurants gastronomiques, que dans leurs voyages incessants ou dans le bureau du président Tunisien de l'époque. Le sourire figé des uns, l'argent qui coule à flots et la mise en scène permanente laissent à penser que la fillette vit dans le meilleur des mondes. Hélas, ses parents la délaissent complètement, la confient à des nurses successives et l'exhibent comme un caniche qui doit être docile, souriant, bien dressé. Bref, l'image d'Epinal.

Je ne m'attendais pas du tout à ce type de récit. Avec un tel titre, je pensais lire un roman très caustique, drôle, cynique et sarcastique. C'est en fait l'autobiographie tragique d'une enfant mal traitée. Pas comme les médias ou autres livres l'entendent. Ici, la petite fille vit dans l'opulence, n'est pas battue et mange à sa faim. Mais elle manque cruellement d'affection de la part de ses parents et est souvent considérée comme une adulte. Les cicatrices d'un tel traitement seront aussi très douloureuses. Le cynisme est là mais ne fait pas rire. Le portrait que l'auteur brosse de ses parents est sans complaisance et ahurissant. Comment des parents peuvent-ils être aussi peu... parents. Cela fait froid dans le dos.

Les mots sont justes, le style parfait et nous ne sommes pas noyées dans des détails inutiles. Certaines phrases vous atteignent comme des flèches et pénètrent votre chair. Et pourtant, l'auteur ne multiplie pas les formules percutantes toutes faites, mais des mots qui lui viennent du coeur et du fin fond de la mémoire, celle qui est toujours là pourvu qu'on sache l'entendre : l'enfance.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://cdcoeurs.over-blog.net/>

Premier roman



En cuisine



Monica Ali
Editions Belfond

Le roman de Monica Ali **En cuisine** m'a semblé au départ un peu « indigeste » : un mélange du film *Ratatouille* et du roman d'Anna Gavalda *Ensemble, c'est tout* où l'un des protagonistes est cuisinier. Et puis, au fil des pages, je me suis laissée entraîner dans le sillage du chef, Gabriel Lightfoot, qui perd peu à peu pied, victime d'une sévère dépression.

Le cadre de l'histoire est L'Imperial, hôtel restaurant londonien qui a connu son heure de gloire mais n'a plus le lustre d'antan : plus de fleurs fraîches pour orner les tables mais des imitations en soie... Le personnage principal a sous ses ordres une brigade multiculturelle : les chefs de partie viennent d'Inde, d'Afrique ou d'anciens pays du bloc soviétique. Quant aux plongeurs, nul ne songe même à demander leur nationalité tant la probabilité est forte qu'ils mentent sur leur origine pour dissimuler qu'ils sont sans papiers. Il est secondé par Oona, une femme d'un certain âge dont l'apparente indolence de fille des îles cache une véritable efficacité.

Tout semble aller pour le mieux, Gabriel Lightfoot compte rester un an dans cette place et ensuite ouvrir son propre restaurant en association avec un homme d'affaire et un politicien. Il réfléchit même à la possibilité de s'installer avec Charlie, sa compagne depuis trois ans. Notre homme a quarante-deux ans, est à la croisée des chemins et paraît prendre la bonne direction... Le désintéret pourrait poindre à l'horizon pour le lecteur, un personnage heureux est souvent un personnage ennuyeux.

C'est alors qu'un des employés découvre le corps de Yuri, un plongeur, dans les catacombes de l'établissement qui servent de caves. Cet événement va déclencher chez Gabriel un questionnement tant sur les circonstances de ce décès que sur son propre parcours.

Armande

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.armande22.com/>

Les portes



John Connolly
Editions L'Archipel

Tout commence il y a 13,7 millions d'années. Le Big Bang crée l'univers dont l'expansion n'a toujours pas cessé. Au sein de ce maelstrom sidéral, le Mal Suprême attend son heure. Relégué en Enfer, il prépare son arrivée dans le monde humain, nourrissant des projets de destruction massive et d'asservissement éternel. Ce qui lui manque pour changer de dimension, c'est une porte. Et les humains honnis ont créé la plus parfaite d'entre elles : le Grand Collisionneur de Hadrons du CERN. Mais il lui faut encore un coup de pouce. Pendant ce temps, quelque part en Angleterre, le jeune Samuel Johnson prépare Halloween avec impatience. C'est le soir du 28 octobre, la fête délicieusement terrifiante a lieu dans quatre jours. Et c'est ce soir-là que les Abernathy, les nouveaux voisins de Samuel, installés au 666 Crowley Avenue, décident de se livrer à un rituel d'incantation occulte. Et c'est un jour comme tant d'autres que le Mal Suprême lance son armée de démons préparer sa venue sur Terre. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est que les humains sont prêts à se défendre.

Ce roman est foisonnant ! Il s'adresse aux jeunes lecteurs et aux lecteurs aguerris. La vulgarisation ludique et comique des grands problèmes de la physique quantique rend le texte très abordable pour des adolescents. Les monstres et les vilaines bestioles feront la joie des gamins qui aiment jouer à se faire peur. Mais l'humour et le ton général du texte font clairement de ce dernier un ouvrage à mettre entre des mains adultes !

Magali Conéjéro

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://lililectrice.canalblog.com/>





Fatou Diome
Editions Flammarion

! Celles qui attendent

Les mères

Arame est l'épouse du vieux Koromâk qu'elle déteste, « les corps distants, figés dans la haine, comme deux prisonniers s'accusant réciproquement du même crime, mais condamnés à partager la même cellule. » (Page 137). Le fils aîné est mort en mer sur son bateau de pêche et, depuis le départ de leur mère, Arame élève ses sept enfants. Le cadet Lamine est revenu de Dakar sans travail et sans argent.

Bougna est la deuxième épouse de Wagane à qui elle a donné six enfants. « Des enfants qui grandissent maintenant à ses côtés sans perspective d'avenir. » Elle aimerait mieux pour son fils aîné, Issa, car le fils de la première épouse a réussi dans l'administration et envoie de l'argent à sa mère.

Le quotidien de ces familles ? Du riz et de l'huile en petite quantité, quelques légumes, parfois du poisson et quelques coquillages ramassés sur la plage. Et de l'eau qu'il faut s'épuiser à aller chercher au puits chaque matin.

L'idée de ces mères ? Envoyer leur fils en Europe, comme clandestins, et au péril de leur vie ! Pourtant, qu'avaient-elles de plus précieux que leur fils ? Mais les garçons sont d'accord et « leur futur départ pour l'Europe devint leur seul horizon. » « [...] partir en Europe, réussir comme les autres et améliorer notre sort. » « [...] gagner assez d'argent pour ne plus se contenter de rêves d'occasion. Et ceux qui les attendaient au village comptaient sur eux, en formulant le même vœu. » Du coup, « Barcelone ou Barsakh » (Barcelone ou la mort), qu'ils disent !

Catherine

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://laculturesepartage.over-blog.com/>

! La malédiction des colombes



Louise Erdrich
Editions Albin Michel

A Pluto, petite ville perdue du Dakota du Nord, construite au bord d'une réserve indienne, un drame s'est joué au tout début du XX^{ème} siècle : une famille entière, à l'exception d'un bébé de quelques mois, sauvé parce que le berceau était dissimulé entre le lit et le mur, a été massacrée et le meurtrier n'a jamais été retrouvé. Mais quelques semaines après le drame, quatre Indiens ont été lynchés par un groupe d'hommes enragés qui cherchaient des responsables. Cette tragédie pèse sur tous les habitants de Pluto, liés par le sang, les mensonges et les secrets.

Dans les années 60, plusieurs personnages prennent la parole et remontent, chacun à leur manière, le fil du passé collectif et individuel, démêlant enfin l'écheveau inextricable de la culpabilité collective. Descendants de ceux qui participèrent d'une manière ou d'une autre au lynchage et à l'histoire de la ville, Erdrich fait alterner avec habileté leur point de vue dans ce riche roman polyphonique : le lecteur, captif d'une narration-puzzle lumineuse et fluide, suit ainsi Evelina, l'adolescente qui finit par découvrir ce qui s'est réellement passé ce jour-là par le biais des histoires de Mooshum, son grand-père, vieil homme plein de vie qui enjolive la réalité et qui a été le seul à réchapper à la corde ; Antone Bazil Coutts, le juge dont le premier amour n'est autre que l'enfant qui a survécu ; Marn, femme de Billy, le prédicateur surnaturel et nièce de Warren, le fou marmonnant ou encore Cordelia, le médecin qui n'aime pas les Indiens. Il faut accepter de se laisser porter et de remettre en place les pièces du puzzle au fur et à mesure.

Fabienne Vidallet

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://happyfew.hautetfort.com/>



Susan Fletcher
Editions Plon

Un bûcher sous la neige

Écosse, fin du XVIIème siècle. Charles Leslie, pasteur irlandais jacobite exilé, enquête sur le massacre du clan MacDonald perpétré quelques semaines plus tôt par l'armée du roi Guillaume. Détourné de son chemin par la neige, il s'arrête par hasard à Inverary où est emprisonnée Corrag, accusée de sorcellerie et qui attend son exécution qui aura lieu au dégel. Surmontant ses préjugés, Charles, à la recherche d'informations qui lui permettraient de prouver la culpabilité du roi, décide d'interroger la jeune fille, qui a été témoin du massacre...

Enfin. Enfin, en cette rentrée littéraire aussi excitante qu'une pub pour la Ricorée (et encore, c'est méchant pour la Ricorée, j'en ai bien conscience), un roman puissamment romanesque, un roman qui raconte une histoire parfaitement construite aux personnages fouillés et magnifiques. Ce roman, c'est donc **Un bûcher sous la neige** de Susan Fletcher qui est à la fois excellent et beau, ce qui n'arrive pas si souvent. Avec une plume éminemment évocatrice, qui fait vivre dans le récit de Corrag une Écosse désunie (les Lowlands contre les Highlands, les Jacobites contre les Orangistes), sublime et sauvage (les descriptions sont de toute beauté et donnent au lecteur l'impression de sentir le poids de la neige, la morsure du vent d'hiver et la froidure des torrents), Fletcher retrace un épisode malheureusement célèbre de l'histoire écossaise, le massacre de Glencoe, en y mêlant avec talent l'histoire personnelle de ces deux personnages que tout sépare.

Fabienne Vidallet

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://happyfew.hautetfort.com/>



Carlo Lucarelli
Editions Métallié

La huitième vibration

Tous venus d'Italie, tous avec un passé ou un présent lourd à porter, ils sont partis en Erythrée, l'eldorado et peut-être le futur du pays laissé derrière eux. 1896, de nouveaux appelés arrivent dans la colonie érythréenne et découvrent l'Afrique. Certains sont arrivés par le hasard des recrutements, d'autres par convictions, et d'autres encore pour se libérer des vieux démons qui les hantent ou se débarrasser de conjoints encombrants. Leurs destins sont liés et le resteront dans leurs désillusions et leur défaite. En toile de fond, la vie dans une colonie au 19ème siècle nous est présentée avec les intrigues, les amours, les rencontres, les déceptions et de façon plus anecdotique la vie quotidienne des autochtones.

Nous sommes entraînés dans des déambulations dans la ville en compagnie de ces personnages improbables, comme le gradé psychopathe, l'enquêteur persuadé de « tenir » un assassin d'enfants, la belle qui rejoint son mari afin de s'en débarrasser avant que la fortune familiale ne soit dilapidée, et puis, tous ces hommes, cette armée, emmenée dans le désert, égarée, maltraitée puis battue par l'armée locale.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chermedia.com/>



Audur Ava Ólafsdóttir
Editions Zulma

Rosa candida

Un très joli titre, un nom d'auteur délicieusement ethnique (retenir fille d'Olaf, et Ava comme Gardner), et une couverture graphique particulièrement attirante qui m'a rappelé les dessins et les couleurs finlandaises des tissus Marimekko dans les années 80.

Le personnage principal se prénomme Arnljotur - avec un accent sur le o que je n'arrive pas à composer.

Mais la singularité du jeune homme ne tient pas seulement à son nom...

Il est le narrateur et le héros d'un insolite voyage initiatique. A l'écouter - quand je lis, j'entends des voix - rien de plus normal que d'être quasi orphelin à vingt ans, jeune père d'une petite fille non désirée mais tendrement aimée, de quitter seul son pays de laves noires et de mousses grises, pour tailler la route et suivre son étoile personnelle qui a pris la forme d'une rose pourpre à huit pétales.

Sa Rosa candida mènera Arnljotur à travers plusieurs frontières jusqu'au jardin monial oublié dont il a projeté de longue date la restauration : Le Merveilleux Jardin des Roses Célestes.

Que fuit Arnljotur ? La douleur de la perte brutale de sa mère ? Ses fardeaux : un vieux père presque octogénaire déboussolé par son veuvage récent, un frère jumeau autiste, un bébé accidentel ? Ses propres questionnements tranquilles mais obsessionnels sur la mort et sur le sexe (il dit "le corps") ?

Au cours du voyage il rencontre successivement des personnages qui le mettent sur le bon chemin, au sens propre comme au sens figuré.

Tilly

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://tillybayardrichard.typepad.com/>

Soufi, mon amour

Parce que l'amour est l'essence même, le but de la vie. Comme Rûmi nous le rappelle, il frappe tout le monde, y compris ceux qui le fuient, y compris ceux qui utilisent le mot « romantique » pour marquer leur réprobation.

Autant le dire d'entrée de jeu : ce roman m'a littéralement cueillie. Très intéressée en ce moment par la spiritualité, j'ai tout de suite été intéressée par le résumé qui été proposé, aussi me suis-je tout de suite proposée pour le lire et en faire le commentaire pour les chroniques de la rentrée littéraire, et je ne le regrette vraiment pas.

Il y a des livres qui changent notre vie. C'est l'histoire d'un tel livre qui nous est racontée ici.

La vie d'Ella est un plan d'eau tranquille. Une vie monotone, sans éclat, un mariage sans passion avec un homme avec qui elle ne communique pas sur le plan spirituel, et qui la trompe. Mais cela lui convient. C'est une vie finalement assez cliché : maison, enfants, chien, assurance-vie. L'amour n'a pas sa place dans cette existence. Et puis, un jour, une pierre vient troubler la sérénité de ce plan d'eau, qui ne sera alors plus jamais le même. Ella est lectrice pour une agence littéraire, et c'est ainsi qu'atterrit dans ses mains *Doux Blasphème*, d'un certain A. Z. Zahara, un roman à la fois historique et mystique. Un roman qui va bouleverser sa vie, et qui lui était en quelque sorte personnellement destiné. Un roman (que le lecteur peut lire en même temps qu'Ella) qui raconte la rencontre du poète Rûmi et du derviche Shams de Tabriz. Un roman dont l'amour est la clé.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://irreguliere.over-blog.com/>



Elif Shafak
Editions Phébus



Kamila Shamsie
Editions Bâchet/Chastel

I Quand blanchit le monde

Tout commence en 1945 à Nagasaki. Hiroko Tanaka vit une histoire d'amour avec Konrad, un jeune homme allemand. Ils préfèrent garder leur amour caché en attendant la fin de la guerre, mais la bombe atomique ne leur offrira pas la chance de vivre leur amour au grand jour. Konrad meurt tandis qu'Hiroko est gravement brûlée : elle gardera à vie dans son dos des cicatrices qui prennent la forme de grands oiseaux noirs. Quelques années plus tard, elle décide de se rendre à Delhi, là où vit la demi-sœur de Konrad. Elle s'installe pour quelques temps chez James et Elizabeth et fait la connaissance de Sajjad Ashraf, l'employé de James. L'Inde est alors sous domination britannique et la création du Pakistan sème le trouble au sein de la population. Pourtant, malgré la situation, Hiroko et Sajjad tissent peu à peu des liens très forts... Mais ce ne seront pas les seules difficultés auxquelles le couple devra faire face...

Quand blanchit le monde est un roman magnifique dans lequel l'histoire des personnages se mêle étroitement avec l'Histoire avec un grand H. C'est avec un peu d'appréhension que je me suis plongée dans ce long roman, j'avais peur d'être un peu perdue, notamment pour la partie qui se passe à Delhi en 1947 puisque l'Histoire de l'Inde ne m'est pas vraiment familière. Finalement, mes appréhensions se sont rapidement envolées, et je me suis laissée porter par l'écriture de Kamila Shamsie. Cette dernière nous offre un magnifique voyage autour du monde et dans le temps. Elle nous montre comment le monde qui nous entoure, comment l'Histoire que nous construisons est source de blessures profondes pour les hommes. Finalement, l'histoire se répète : aucun endroit au monde ne semble préservé de la violence. Elle nous montre aussi à quel point tout est fragile, et comment par des décisions, des gestes, des paroles qui nous semblent anodins, notre vie peut prendre un tournant totalement inattendu. C'est ainsi que Raza Ashraf se retrouvera, presque malgré lui, dans un camp d'entraînement taliban en Afghanistan, le roman nous emmenant jusqu'aux Etats-Unis au lendemain des attentats du 11 septembre 2001.

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://carnets-de-lecture.over-blog.com/>

I Olive Kitteridge

Olive Kitteridge ? Une professeur de mathématiques tyrannique, une femme au franc-parler, souvent blessante, capable pourtant d'élan de bonté. Olive, c'est aussi l'épouse d'Henry, le pharmacien de Crosby, petite ville côtière du Maine, la mère de Christopher, qui emménagera à l'autre bout du pays pour fuir son étouffante présence... Une femme a priori peu aimable mais paradoxalement attachante, si humaine.

Olive Kitteridge est un roman au principe narratif original, composé de 13 nouvelles traversées par un personnage principal, comme autant de chapitres où les destins de différents habitants de Crosby s'entremêlent sur une période de 30 ans.

Dans ces 13 fragments d'existences, Elizabeth Strout aborde avec un humour sensible des thèmes aussi forts que le suicide, l'amour contrarié, la dépression, la vieillesse, la maladie ou le manque de communication entre des êtres pourtant proches.

Ce roman s'inscrit dans la lignée de *Cœur est un chasseur solitaire* et des *Corrections* : Strout brosse avec la même virtuosité que Carson McCullers et Jonathan Franzen une fresque polyphonique dont tous les personnages sont des héros ordinaires, avec leurs faiblesses et leurs grandeurs.

Stemilou

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://www.stemilou-books.com/>



Elizabeth Strout
Editions L'Archipel



Gonçalo M. Tavares
Editions Viviane Hamy

Apprendre à prier à l'ère de la technique

Ce ne sera rien de dire que le dernier roman traduit de Gonçalo M. Tavares, publié chez Viviane Hamy, est construit avec la trompeuse rigueur d'un découpage cinématographique, une mise en séquences qui tient le lecteur attentif, éveillé, et actif : aucune complaisance dans cette écriture, je veux dire qu'elle est exigeante, et exige en retour dudit lecteur de demeurer l'esprit aux aguets.

Le Dr Lenz Buchmann est un homme froid. Est-il bon ? Est-il méchant ? Voilà bien une question qui ne se pose plus, seule émerge la volonté qu'il développe de construire méthodiquement sa vie, comme avant lui son père, militaire, l'aura fait, et d'éliminer les scories qui viendraient à déparer l'édifice, ou le dénaturer, ainsi s'attache-t-il à reconstituer la bibliothèque paternelle, partagée au décès du père, une brisure de l'ordre naturel. Buch Mann, l'homme des livres – sauf qu'on ne saura pas ce qu'il lit. Petit obsessionnel que le Dr Lenz Buchmann.

Une lecture hâtive viendrait à considérer ce roman comme un livre politique : on y trouverait tout ce qui participe d'un monde totalitaire, mais de deuxième génération, et conduit par des principes de gouvernement qu'on attend d'un traité de savoir-vivre ou de jeu de go, de chasse ou d'art militaire, bref un catalogue de valeurs, telles la filiation, l'expérimentation, la domination, l'ordre et le désordre, la mort et le suicide par le fer. La lecture serait alors de l'ordre du collectif : Lenz est un personnage haïssable, sorte de héros pervers d'un régime fasciste qui glorifie la force, la stratégie de combat, la conquête, la haine de la décadence et quelques vieilles ficelles, ce pour gouverner un peuple, ici symbolisé par la ville qu'on observe par une fenêtre avec des délices d'entomologiste. La ligne de partage est claire, celle de l'homme en blanc, un chirurgien qui brandit le scalpel comme un signe religieux, frère de Goebbels, savoir et pouvoir, savoir puis pouvoir, sa main aura prise sur les choses et les êtres, son frère Albert, le Parti, la ville – et même sa propre épouse qu'il fait disparaître d'un coup de fusil, car jugée non-nécessaire. Il s'agira alors de reprendre le nom du père, et donc ses livres, et d'effacer jusqu'au souvenir de son frère, pour devenir l'aîné. Roman de la volonté, Dieu est mort, le collectif est une matière malléable, et si l'homme est cynique c'est pour mieux imprimer sa marque. *Position dans le monde de Lenz Buchmann*, tel est le sous-titre de ce roman, et on se souviendra de Jérôme Paturat à la recherche d'une position sociale, de Louis Reybaud, dont la première édition, anonyme, date de 1842. Bildungsroman – mais à rebours.

Vincent Wackenheim

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://chroniquesdelarentreelitteraire.com>

Au nord du monde

Des catastrophes (inondations, famines, guerres, réfugiés trop nombreux...) ont détruit le monde et les villes sont vides, contaminées (nucléaire, anthrax...).

« Il n'y avait plus âme qui vive [...] » (page 34).

Il reste bien quelques survivants par-ci par-là, principalement des Toungouses et des Lakoutes qui vivent comme leurs ancêtres dans le Grand Nord.

Parce que l'histoire se déroule en Sibérie où la famille de Makepeace Hatfield est arrivée il y a des années en tant que colons Quakers quittant Chicago pour un monde meilleur : « quitter l'argent, l'avidité, l'idolâtrie » (page 57) mais « On peut mettre tout le monde à égalité sur la ligne de départ, ça n'empêchera pas certains d'avoir plus de choses à l'arrivée et de chercher à les protéger, ni d'autres d'en avoir moins et de crier au scandale » (page 58).

Makepeace, qui récupère les livres et les armes, est la seule personne survivante de sa famille, de la ville d'Evangeline même, c'est-à-dire à environ 1 500 km à la ronde, et ne pense qu'à se suicider jusqu'au moment où un avion passe dans le ciel. Il y a donc des gens quelque part et qui vivraient comme avant ?

Makepeace va prendre la route avec son cheval et partir à la recherche des survivants. À la recherche d'un monde qui n'existe plus... Mais « le monde n'est pas sentimental, il est sans pitié ». (Page 62). Un des grands passages du livre est à la fin de la première partie (pages 103-104).

Et je ne peux en dire plus ! Ce sera à vous de découvrir qui est Makepeace, sa famille, son passé, et ce qui va lui arriver.

Extraordinaire, ce roman post-apocalyptique !

Catherine

Retrouvez l'intégralité de cette chronique sur :
<http://laculturesepartage.over-blog.com/>



Marcel Theroux
Editions Plon

Notes de lecture

Lined area for reading notes on page 50.

Notes de lecture

Lined area for reading notes on page 51.

Enseigne créée en 1998, Cultura s'est imposée comme un acteur incontournable du Marché des Biens de Loisirs Culturels et comme leader du marché des Loisirs artistiques. L'enseigne se distingue par sa double identité de distributeur et d'animateur culturel. Au-delà d'une offre large et diversifiée dans tous les domaines de la culture (Livre, Musique, Multimédia, Vidéo, Loisirs créatifs, Beaux-arts, Papeterie, Cadeaux), Cultura propose à ses clients de devenir acteur en s'appropriant différents moyens d'expressions culturelles. Les magasins organisent chaque année plus de 1 000 événements (dédicaces, show cases...) et 30 000 ateliers créatifs rassemblant 180 000 participants.

**CULTURA c'est aujourd'hui 47 magasins
et un site marchand www.cultura.com.**



l'esprit jubile !